



SHIRETOKO

Le royaume caché des ours bruns

Deux millions de Japonais font chaque année le voyage vers cette péninsule dans l'espoir de les rencontrer. Beaucoup repartiront bredouilles mais émerveillés par la beauté du Grand Nord nippon.

TEXTE DE NADÈGE MONSCHAU - PHOTOS DE JAMES WHITLOW DELANO

Cette passerelle de bois, située à proximité des Cinq Lacs de Shiretoko, permet de jouir du panorama en toute sécurité : dessous, des clôtures électrifiées ont été installées pour tenir les ours à l'écart.

Quand il s'aventure sur cette langue de terre volcanique,

l'être humain n'est plus à l'abri du danger



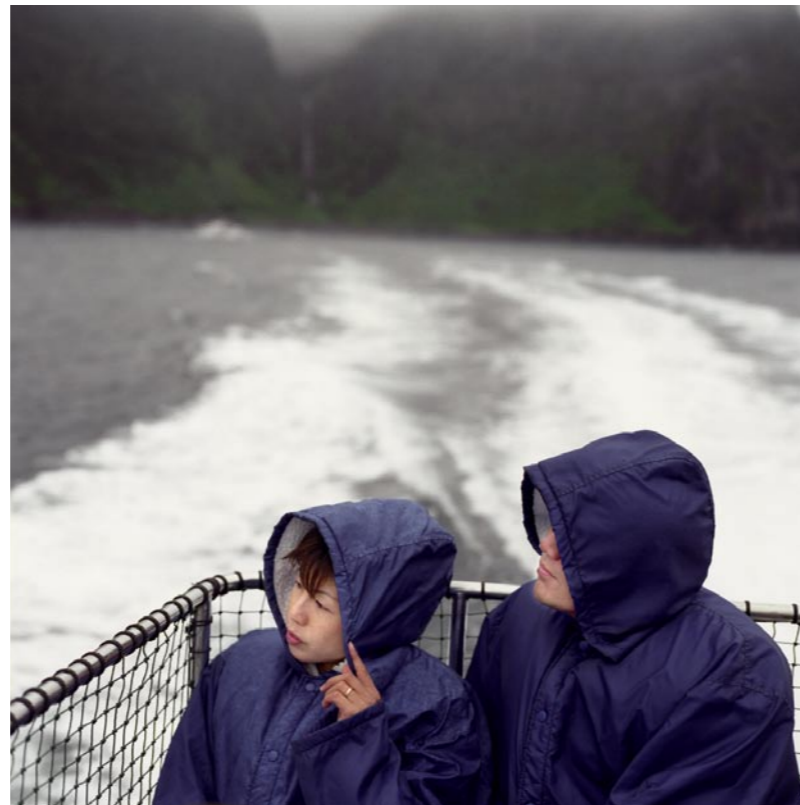
Même en été, les neiges éternelles rendent difficile l'ascension du mont Rausu. Ce dernier culmine à 1660 m et figure au palmarès des «cent meilleurs sommets du Japon». Les Aïnous, peuple autochtone, le nomment «chacha nupuri», la montagne ancêtre.



Parmi les deux volcans encore actifs à Shiretoko, le mont Iou (au fond) laisse toujours échapper des fumerolles sulfureuses. Sa dernière éruption remonte à 1936. Près de 200 000 t de soufre furent alors éjectées de son cratère.



Après la faune sauvage, les paysages des Cinq Lacs constituent l'autre attraction majeure de la péninsule de Shiretoko, classée par l'Unesco.



En bateau, avec un peu de chance, on peut observer les baleines en mer d'Okhotsk ou les ours pêchant dans l'embouchure des rivières.

Ici et là, un tronc griffé ou une vieille tanière, mais pour l'instant il refuse de se montrer

L'ours. C'est lui que je suis venue chercher. On prétend qu'ils seraient plus de deux cents à vivre en paix sur un bout de terre farouche de l'île d'Hokkaido: Shiretoko. Une péninsule de soixante-dix kilomètres de long sur vingt-cinq de large, qui transperce comme une flèche la mer d'Okhotsk, à l'extrême nord-est du Japon. Là-bas, la population de ces redoutables prédateurs y serait même la plus dense au monde. Une nature inviolée dans ce pays surdéveloppé? Cela sonnait comme une plaisanterie. Sur la route qui mène à Shiretoko, les champs de patates, de betteraves et de haricots kidnappent le paysage. Mais soudain, la route bifurque et plonge droit dans l'estampe. D'un côté, une mer d'huile. Pas une vaguelette, pas un rafiote. De l'autre, des monts brumeux, emmitouflés dans un épais manteau forestier. Pas la moindre bicoque. Je viens de pénétrer dans Shiretoko.

La nationale 334 longe la rive ouest de la presqu'île jusqu'au village thermal d'Utoro. Deux supérettes, quelques restaurants, une vingtaine d'auberges, et un port de poche planqué derrière des barrages antitsunami. A peine mille trois cents âmes. Sur la côte est, un hameau de pêcheurs, Rausu, en abrite tout juste cinq fois plus. Ce sont les deux seuls bourgs de la péninsule. Le reste de Shiretoko est un sanctuaire, protégé au titre de parc national depuis 1964 et inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 2005. Après Utoro, les panneaux de signalisation me mettent dans l'ambiance. Les «gare aux traversées de daims» tutoient d'autres pancartes, qui me réjouissent: «attention aux ours». Je me prends à regarder autrement les bois d'épicéas et de bouleaux, les rideaux de bambous et de fougères. Commence alors un drôle de slalom. Premier virage en corde raide, puis un brusque écart à droite. Un faon, évité de justesse. Encore une épingle à cheveux et un autre coup de frein. Trois biches flânent sur la chaussée. Attendre, repartir. Ne plus oser dépasser les vingt à l'heure. Nouveau lacet et tout le monde pile. Deux renards s'étirent sur le bitume. Mais toujours pas d'ours brun en vue.

Quelques kilomètres plus loin, la route se scinde en deux. Une branche tortille sur les flancs des vieux volcans pour

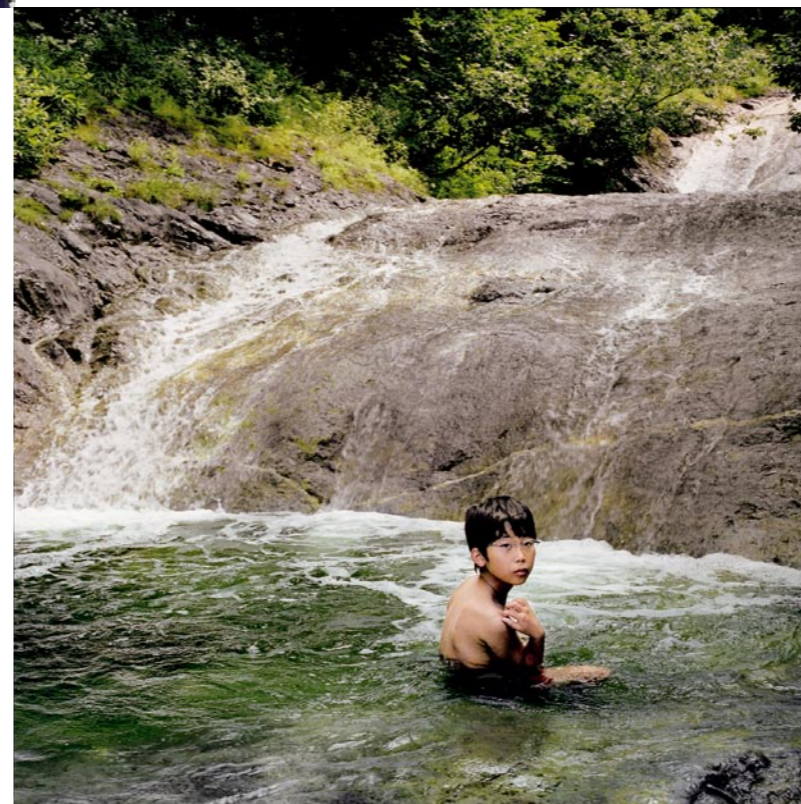
rejoindre Rausu. L'autre finit en cul-de-sac sur un parking, où les bus déversent des nuées de touristes nippons. Au-delà, plus au nord, c'est un territoire inaccessible, la chasse gardée des rangers. Alors on reste ici, pour réaliser en moins de deux heures un fantasme de citadin: découvrir Shiretoko-goko, les Cinq Lacs, considérés comme les joyaux du site. Ces mares mystérieuses s'étalent tels les doigts de la main. Une main gantée de forêts primaires, en quoi les Japonais reconnaissent l'empreinte d'une divinité shinto. A la queue leu leu, les visiteurs s'engagent sur un chemin tortueux. La plupart ont accroché des clochettes à leur ceinture pour signaler leur présence aux ours. Et je me demande ce que je fais à piétiner dans cette foule, alors que je suis venue explorer le Japon sauvage.

Une chanson pop a fait l'éloge de ce diamant brut que sont les Cinq Lacs

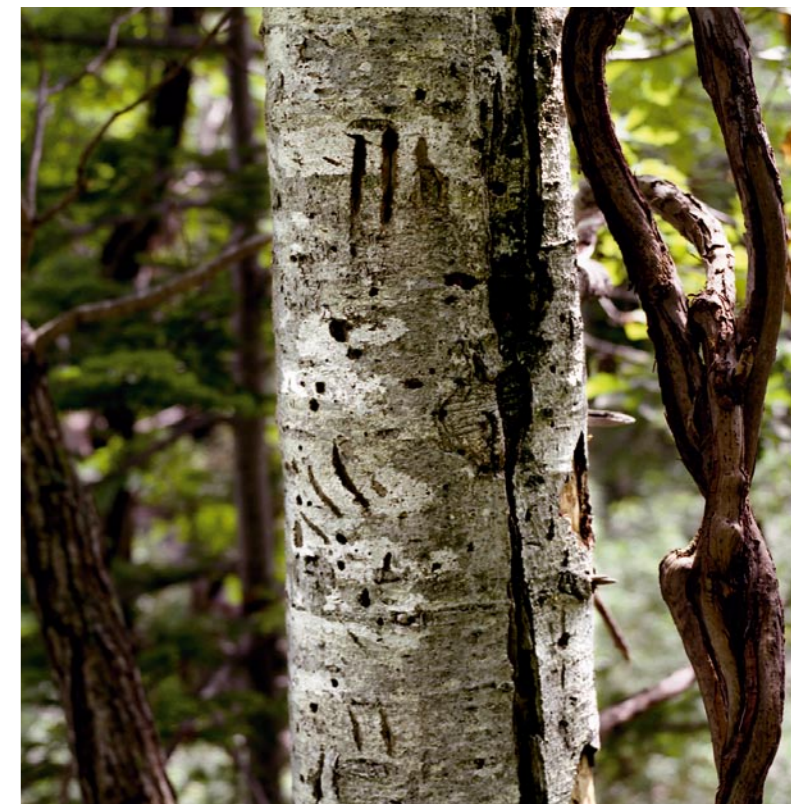
En 1974, une chanson pop intitulée «Shiretoko Ryojo» avait fait un tube en révélant ce diamant brut au grand public nippon. Mais depuis que le label Unesco a été attribué au site il y a quatre ans, c'est la ruée. Plus de deux millions de personnes débarquent ici chaque année. «Ils viennent l'été, en voyages organisés d'une journée, crapahutent autour des Cinq Lacs, et puis s'en vont, sourit Masami Yamanaka, l'un des pontes de la Fondation pour la nature. Notre rôle

est de les empêcher d'endommager le site. Mais aussi de leur éviter de se mettre en danger à cause des prédateurs qui rôdent dans le coin.» On en revient donc toujours à l'ours. «Kuma», son nom, est sur toutes les lèvres.

Même sur les sentiers moins fréquentés, il refuse de se montrer. Toujours pas la moindre empreinte imprimée dans l'humus. Juste, ici et là, un tronc griffé ou une vieille tanière. Reste le bonheur de découvrir ces sources chaudes dont regorge la presqu'île. «Manger des fruits et légumes sauvages dans les forêts et plonger dans ces spas naturels que nous appelons «rotemburo» font partie des petits plaisirs terrestres typiquement japonais», glisse Chie, la guide naturaliste qui m'accompagne. Chaque fourré réserve son lot de surprises. Un étang qui scintille, une cascade qui gronde, un geyser qui, dans un caprice, s'est tu. A l'approche de la chute d'eau de Kumagoe flotte même un parfum de légende. Les locaux se transmettent de père en fils l'histoire de ce chasseur qui avait pourchassé une famille d'ours. L'archer prit en pitié la mère qui tentait de sauver son petit emporté par le courant. Il retint sa flèche. Et gagna la reconnaissance éternelle de l'animal, qui promet de ne plus jamais chercher querelle aux hommes de Shiretoko. ▶



Shiretoko regorge de sources chaudes («rotemburo»). Au pied de la cascade de Kamuiwakka, une chute d'eau sulfureuse sert de spa naturel.



Il est passé par là... Très agile malgré son poids (entre 200 et 400 kg), l'ours brun n'hésite pas à grimper aux arbres pour s'y nourrir de baies.



Chaque année, deux millions de visiteurs se rendent à Shiretoko-goko pour voir les Cinq Lacs. Les rangers n'hésitent pas à fermer le sentier quand ils savent qu'un ours rôde.

► «Ces deux dernières décennies, personne dans le parc n'a été blessé», se réjouit Gen Terayama, de la Fondation pour la nature. Mais cette coexistence pacifique ne doit rien au mythe. «L'écosystème est intact et riche à un point tel que les ursidés n'ont nullement besoin de batailler pour trouver leur pitance. Ils n'ont qu'à se servir, en baies, en insectes, en racines de plantes des marais ou en saumons, qui, à l'automne, remontent par milliers le cours des rivières.» Pour que les ours gardent leurs distances, les gardiens du parc ont dressé des clôtures électrifiées aux abords des Cinq Lacs et autour d'Utoro. A l'aide de GPS, des patrouilleurs surveillent les déambulations d'une quinzaine d'entre eux

Shiretoko et ses dunes tapissées d'herbes folles ? On me dit qu'il faut prendre la mer. J'embarque à Rausu, pour sillonner le détroit de Nemuro, qui sépare l'île de Hokkaido de l'archipel des Kouriles, le Japon de la Russie. En plein brouillard, agrippée au bastingage, je tente de distinguer les courbes des montagnes. En vain. La ligne de crête reste invisible. Je n'aperçois que des cahutes de pêcheurs, en pointillés sur le rivage : ces «banya» servent de pied-à-terre aux cueilleurs de kumbu, une algue brune, qui, une fois séchée, agrémente les soupes miso. Les eaux profondes sur lesquelles nous naviguons comptent parmi les plus poissonneuses du pays. Et sont peuplées par des quan- ►

Les randonneurs font tinter des clochettes pour éloigner les prédateurs

et les chassent vigoureusement dès qu'ils côtoient les routes. «Nous essayons de leur inculquer la crainte des humains. Mais nous ne pouvons pas parler aux ours, lâche Gen. Alors nous essayons de parler aux hommes qui, eux non plus, n'ont pas conscience du danger.» A tous les visiteurs qu'il croise, il répète sans relâche : «Aucun spécimen ne s'approchera de vous si vous faites constamment du bruit. Munissez-vous de clochettes, tapez dans les mains ou parlez fort. Et surtout, ne vous aventurez jamais hors des sentiers balisés.» Cette dernière consigne provoque la grogne de tous les mordus de randonnée... Frustrés de ne pas pouvoir explorer la moitié la plus septentrionale de la péninsule, ils réclament de nouvelles pistes.

Comment contempler alors le cap



Plus de 60 000 ha de nature protégée

Le parc national de Shiretoko a été créé en 1964 dans le but de préserver des paysages et une vie sauvage exceptionnels : 35 espèces de mammifères terrestres, 264 d'oiseaux, 28 de mammifères marins. Cette presque île volcanique, qui avance sur 70 km dans la mer d'Okhotsk, est aussi le territoire ancestral du peuple Aïnou, qui lui a donné son nom : shir-etok, le «bout de la terre-mère».



Environ 35 ours pour 100 km², c'est ce qu'évaluent les biologistes. Observé depuis la route, celui-ci, comme une quinzaine d'autres, a été équipé d'un collier émetteur par les rangers.

On compte ici une des plus fortes densités d'ours bruns au monde

Dans l'imaginaire aïnou, les esprits sont partout dans la nature. Pour entrer en contact avec les humains, les divinités utilisent toutes sortes de déguisements et se matérialisent en feu, en renard, en orque... Ou en ours. Le «kimun kamui» tient la vedette dans ce panthéon, car il offre fourrure et viande aux hommes. En son honneur, tous les deux ou trois ans, les Aïnous avaient coutume de pratiquer «iomante». Ce sacrifice rituel devait renvoyer l'âme de l'animal dans le royaume des dieux, pour qu'elle les invite à redescendre sur terre dans le futur. Mais cette cérémonie, comme d'ailleurs toutes les autres, a été bannie par les Nippons. Les Aïnous sont les «aborigènes» du Japon. L'île russe de Sakhaline, les Kouriles, Hokkaido et le nord de Honshu forment leur territoire ancestral.

► tités de cétacés, orques, dauphins ou cachalots. Sur le pont, une femme en ciré jaune inspecte l'horizon nébuleux armée d'une paire de jumelles. Puis rugit au micro sur un ton d'adjudant-chef : «Marsouins de Dall à trois heures !» Aussitôt, le pilote vire de bord, enchaîne les manœuvres d'approche et dirige le navire vers des proies qui s'échappent dans des bondissements moqueurs. Après maints tours et détours, il coupe les moteurs. Dépitée par la visibilité quasi nulle, la guetteuse fonce en cabine pour sonder les abysses à l'aide du sonar, espérant que le chant des baleines lui indiquera la direction à suivre. Mais aujourd'hui, les mammifères marins n'entendent aucun signal.

De l'autre côté de la péninsule, sur la rive ouest, le littoral devient mordant. Ici, en hiver, la banquise atteint la même latitude que la ville de Milan, son point le plus méridional de tout l'hémisphère nord. Par leurs assauts incessants, les glaces, les vents et les vagues ont lacéré la paroi rocheuse, sculpté des grottes ténébreuses, taillé des falaises hautes d'une centaine de mètres. Et partout des cascades jaillissent des entrailles des montagnes dans un fracas infernal. Soudain, en écho tout le long du pont, le cri tant attendu : «Un ours !» Tous les passagers ont l'index pointé vers une crique caillouteuse, où erre une masse sombre, qui, vue du large, me paraît minuscule. Aussitôt aperçu, aussitôt disparu. Il me faudra mettre pied à terre et rencontrer les Aïnous pour enfin approcher l'animal.

«En voilà un !» Tous ont l'index pointé vers une crique caillouteuse

Malheureusement, au cours des trois derniers siècles, ces chasseurs-cueilleurs ont été combattus. Puis déportés, spoliés de leurs terres et convertis à l'agriculture. On leur a même interdit de parler leur langue et de pratiquer leurs rites.

Le 6 juin 2008, le gouvernement japonais a pourtant fini par reconnaître officiellement au peuple aïnou son statut d'autochtone. «C'est une déclaration historique, tranche Masayoshi Hayasaka, mon guide aïnou. Mais nous attendons toujours les vrais changements. Des faits et des actes.» Lui rêve de mettre la sagesse de ses ancêtres au service de la préservation de Shiretoko.

Comme l'avait suggéré l'Unesco à l'époque de l'inscription au patrimoine mondial. Or, pour l'instant, les autorités refusent toujours d'impliquer les indigènes dans la gestion du site. Absurde. Injuste. Car, à travers toute la péninsule transpire l'héritage des Aïnous. Ce sont eux qui, les premiers, ont baptisé les cascades, les rivières et les volcans. Et la péninsule elle-même : «shir-etok», «le bout de la terre-mère». «Les Aïnous occupent certainement Shiretoko depuis huit ou neuf cents ans, raconte Hajime Nakagawa, le directeur du musée de Shiretoko. Leur mode de vie, en totale osmose avec la nature, a joué un rôle clé dans la sauvegarde du site.» Jusqu'à ce que l'invasion nippone décime leur population et anéantisse leur civilisation. Aujourd'hui, seulement vingt-quatre mille Aïnous ont été recensés à Hokkaido, dont deux cents à Rausu et... quatre à Utoro. Mais ►



Mouettes et cormorans ont élu domicile dans ces parois qui se teintent d'ocre au coucher du soleil. Les ours s'aventurent parfois au bord du précipice.

Une faune inoffensive niche dans ces falaises sculptées par la banquise

ainou. «La première fois que je suis venu ici, un kétoupa de Blakiston, le plus grand hibou du monde, a voleté au-dessus de ma tête, se souvient-il. C'est une espèce rarissime que tous les miens vénèrent.»

Comme ils vénèrent le mont Rausu, 1 660 m, point culminant de Shiretoko. A l'aube du dernier jour, j'attaque son ascension. Le sentier est chaotique, la pente raide. Perdue dans un dédale vert, je frise vite la paranoïa. Au moindre craquement, je sursaute. Me voilà même prise d'un tic nerveux : taper dans les mains, encore et encore. Pas de doute, je suis atteinte du syndrome Shiretoko. Comme tous les autres visiteurs, j'ai clamé haut et fort à mon arrivée vouloir rencontrer l'ours. Mais comme tous les autres, je fais désormais tout pour éviter de tomber nez à

► ces chiffres sont sans doute en deçà de la réalité. La faute à des décennies d'assimilation forcée. «Beaucoup de mes compatriotes ne connaissent pas leurs origines. Ou n'osent pas les affirmer, soutient Masayoshi. Moi aussi, j'ai eu honte de mes racines, j'ai renié mon identité. Avant mes 30 ans, je ne connaissais presque rien à ma culture. Désormais, je veux tout réapprendre. Pour léguer cet héritage à la prochaine génération.»

Depuis 2006, il s'est spécialisé dans l'écotourisme ainou. Aujourd'hui, il m'entraîne vers les collines qui surplombent Utoro, à la découverte des vestiges de «chashi». Depuis ces forts haut perchés, ses aïeux guettaient les débarquements ennemis en mer d'Okhotsk. Avant de pénétrer les bois, Masayoshi accomplit l'«onkami». «Par cette prière rituelle, je promets à la forêt de ne lui faire aucun mal et lui demande sa protection en retour.» La pluie nocturne a rendu les talus boueux. Le sol spongieux se dérobe sous nos pieds. Entre deux de mes glissades, mon guide lâche une vocalise étrange, gutturale, sorte de long sanglot sorti tout droit des tripes : «C'est peutanke, une plainte que mon peuple utilisait pour exprimer sa peine aux temps de la discrimination. Aujourd'hui, je l'utilise pour signaler notre présence aux ours.» L'ours ne viendra donc pas. Mais Masayoshi me livre les secrets des plantes médicinales, des écorces à kimono, des troncs à canoë. Au sommet de la butte, des excavations révèlent les contours de l'ancien mirador

nez avec ce colosse de quatre cents kilos. La veille, à l'abri dans ma voiture, j'en ai vu un de près, qui flânait le long de la nationale 334. Finalement, ça me suffit... Et aujourd'hui, je me réjouis de ne pas être la seule à gravir le mont Rausu. Je rejoins quelques routards retraités qui avalent la piste d'un pas agile. Les Nippons sont d'irréductibles grimpeurs. Pour eux, l'alpinisme tient du pèlerinage. Vaincre un pic, c'est toucher au sacré. Ne dit-on pas qu'il faut escalader le Fuji-Yama au moins une fois dans sa vie pour devenir un vrai Japonais ? Comme le vénérable Fuji-san, Rausu-dake

Avant de pénétrer dans les bois, Masayoshi accomplit une prière

figure au palmarès des «cent meilleures montagnes de l'archipel». Peut-être a-t-il été élu pour les épreuves qu'il réserve en fin de parcours : d'abord une langue glacée de neiges éternelles, puis, sur les six cents derniers mètres, un énorme éboulis de roches volcaniques. Voilà le sommet, enfin ! Là-haut, comme par enchantement, ma bête noire, le brouillard, se dissipe. Tout Shiretoko se dévoile alors, à 360° : les deux villages, la mer, et la cordillère, dans toute son austère majesté. Ivresse de l'altitude ou vertige ? Je pense soudain au «kimun kamui» des Aïnous. Et une étrange certitude me gagne. L'esprit de l'ours a réussi à rejoindre le pays des dieux et leur a transmis ce message : «A Shiretoko, les hommes m'ont divinement traité. Nous pouvons y retourner sans crainte.» ■

Nadège Monschau